

Prologue

Croyez-vous
aux fantômes ?

Imaginez que je suis là, tout seul,
debout près du tableau vert.

J'ai vingt-sept paires d'yeux fixées
sur ma pauvre petite personne.

Je tremble.

Un peu.

J'ai oublié mes notes sur mon
pupitre.

Avouons-le : je tremble *beau-*
coup. Mes genoux claquent en-
semble, mes jambes sont de coton,
mon ventre fait « brglrgrrr ! » assez
fort pour que tous l'entendent.

Il fait chaud. Oh, oui ! Plutôt
chaud, même ! Alors que maman
adore parler en public et qu'elle est

d'ailleurs présidente de toutes sortes de clubs et d'organismes, moi, je *dé-*
teste prendre la parole devant les
élèves de ma classe.

Je n'ai plus une goutte de salive
dans la bouche.

J'ai la langue collée au palais.

Je me dis que je vais m'évanouir.

Je me dis que, quand viendra le
temps, j'aurai désappris à parler.

Je me dis que – misère de misère ! –
la fermeture éclair de mon panta-
lon est sûrement grande ouverte et
qu'il est trop tard pour corriger la
situation (imaginez maintenant les
rires des quatorze filles de ma classe).

Mademoiselle Élise me fait un
signe de la main.

Bon. Voilà. Plus le choix main-
tenant : il faut se jeter dans le vide !

Imaginez donc que je dise, d'une
voix enrouée par la nervosité :

— Bonjour. Hum ! Je m'appelle hh-hum ! Jean-Stanislas Dubois. Aujourd'hui, hh-hh-hum ! dans le cadre de l'exposé oral intitulé « Partagez avec vos amis l'une de vos plus récentes découvertes », je vais vous expliquer hh-hh-hh-hummm ! comment l'on doit s'y prendre pour capturer un fantôme...

Soyez honnêtes, les amis, et dites-moi : que se passerait-il ?

Scénario n° 1 : j'ai à peine le temps de terminer ma phrase que la classe tout entière éclate d'un grand rire sonore, vibrant, retentissant, *tonitruant* !

Scénario n° 2 : par le plus grand, par le plus incroyable, le plus *improbable* des hasards, on me laisse continuer mon exposé. À la fin, il y a un long silence. Je ferme les yeux. Puis, soudain, venant de partout, une pluie de gommes à effacer,



d'élastiques, de boulettes de papier et de pâte à modeler me tombe dessus ! Et mademoiselle Élise, le visage tout rouge comme si elle venait d'avaler une demi-douzaine de petits piments, m'ordonne de me présenter sur-le-champ au bureau de la directrice intérimaire.

Aucune raison de s'étonner, car la plupart des gens – les adultes, du moins – ne croient aux fantômes que par certains soirs d'orage, quand ils sont seuls dans une maison trop grande et pleine d'ombres, et quand cette maison craque davantage que d'habitude.

Toutefois, si vous interrogez ces personnes en plein jour, au soleil, alors qu'elles se rendent à leur boulot ou qu'elles s'apprêtent à travailler dans leur jardin, elles jureront jurécrachéallonsdonc que les fantômes, *ça n'existe pas !*

Voilà quelques semaines, j'aurais sans doute, moi aussi, affirmé la même chose.

Mais aujourd'hui, je sais que les fantômes existent.

Oui ! Pour vrai !

Vous ne me croyez pas ?

Vous prétendez que j'ai perdu la tête ?

Vous grommelez qu'on ne dit pas de choses pareilles lorsqu'on est un jeune garçon en pleine croissance et sain d'esprit ?

Je comprends tout à fait vos réactions.

Mais laissez-moi vous raconter...

1

J.-S. D.,
collectionneur
amateur-
professionnel

Bonjour. Je m'appelle Jean-Stanislas Dubois.

Mon père s'appelle Pierre-Jean Dubois. Il est né en France, dans la ville de Caen. Arrivé au pays à l'âge de seize ans avec un de ses oncles, il enseigne aujourd'hui la physique à l'université. On dit de lui qu'il est l'un des spécialistes mondiaux de l'antimatière. Croyez-vous qu'il pourrait, un jour, m'en confier la recette ou m'en rapporter quelques spécimens ? Ne serait-ce pas chouette, dites, d'avoir plein de petits tas d'antimatière un peu partout dans ma chambre ?

Ma mère s'appelle Louise Sanche. Elle est née à Saint-Simon-le-Lac-Encore-Gelé, une bourgade de quelques centaines d'habitants située à vingt-cinq kilomètres d'ici. Elle dirige, d'un petit bureau qu'elle a aménagé au rez-de-chaussée de notre maison, une entreprise de publicité. C'est elle qui a imaginé les pubs où l'on voyait des enfants sauter dans une piscine pleine de yogourt à la mangue. Vous vous souvenez ? Moi, si ! Et jamais je ne mangerai de yogourt à la mangue, même si l'on me menace des pires tortures !

J'ai eu douze ans le 3 octobre (ce qui n'a rien changé au fait que je sois l'un des plus petits de ma classe, que j'aie les cheveux tout bouclés, un nez minuscule et des oreilles pas très grandes non plus).

Pour mon douzième anniversaire, mes parents m'ont organisé une fête très sympathique.

Sont venus, du côté des adultes : grand-maman Rose (Sylvette, la mère de mon père, vit toujours à Caen) ; tante Sophie, la sœur cadette de ma mère, et Simone, une ancienne amoureuse de papa, devenue par je ne sais quel tour de magie une grande amie de la famille.

Étaient également présents, chez les jeunes cette fois, mes quatre meilleurs amis : Cassandrah Gagnon (c'est elle qui a ajouté le *h* à son prénom, parce que ça lui donne, prétend-elle, un air de mystère), Pierre-Yves Meyer (le fort en maths de la classe), Richard Richard (que nous appelons R^2) et Mireille Clément (qui est beaucoup trop jolie pour que j'espère parvenir à vous la décrire).

Nous vivons, mes parents et moi, dans une grande maison construite en bordure du parc du Millénaire, lui-même voisin de l'école Soleil du Millénaire, que je fréquente depuis la maternelle.

Ma chambre est au grenier.

J'ai dû y emménager voilà quelques semaines.

Mon ancienne chambre, au premier, ne pouvait plus héberger mes collections.



Pendant un certain temps, mes collections ont inquiété mes parents. « Une seule collection, ça va, disaient-ils. Deux, ça va encore. Mais des douzaines ? Et des douzaines de douzaines ? »

— On dirait parfois que tout ce que Jean-Stanislas voit, il rêve de

le collectionner ! soupira un jour
maman.

— Qui d'autre que lui possède
une collection de savonnettes d'hôte-
tel ? ajouta papa. Il en a un plein sac
à dos !

Mes parents croyaient que je
souffrais du TOC.

« Je souffre du toc, moi ? pensai-
je lorsque, passant devant leur
chambre, je les entendis discuter.
Pourquoi pas du tic ou du tac, pen-
dant qu'on y est ? »

Je les entendis également mur-
murer des mots tels que : anxiété,
insécurité et *mon pauvre petit garçon
adoré !*

Si je n'avais pas été si préoccupé
par un devoir de maths que je n'ar-
rivais pas à terminer, j'aurais fouillé
dans un dictionnaire ou une ency-
clopédie, et j'aurais découvert que
TOC est une abréviation qui signifie

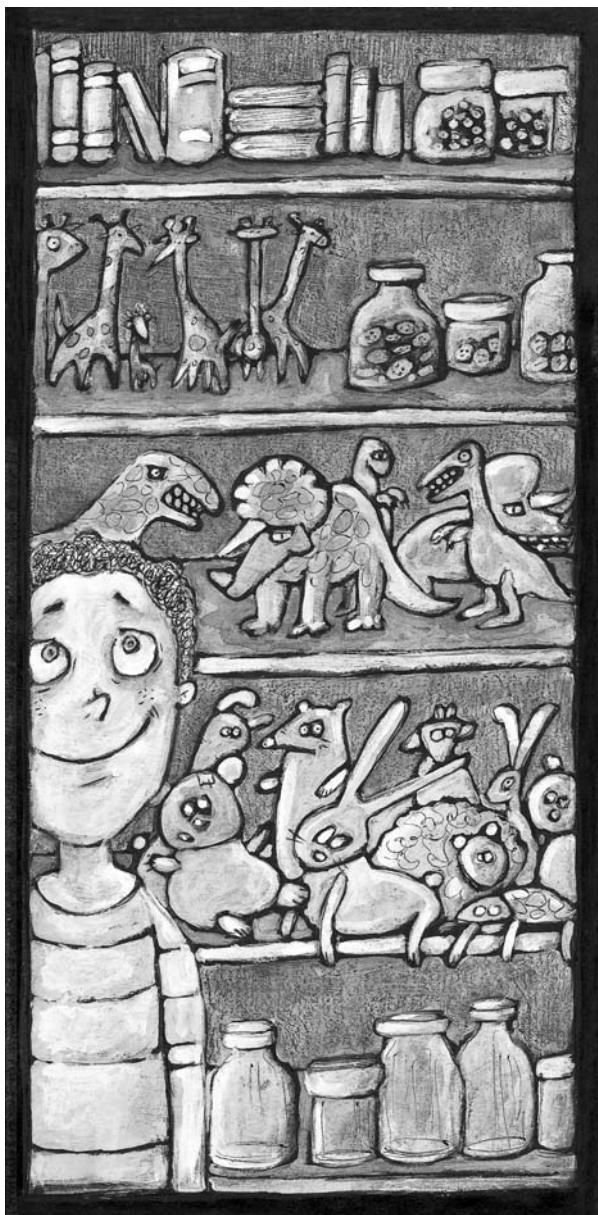
trouble obsessionnel-compulsif. Mais j'aurais alors peut-être eu peur.

Une semaine plus tard, mes parents m'emmenaient rencontrer un psychologue qui me posa des tas de questions et consigna avec soin mes réponses sur de grandes feuilles de papier quadrillé.

— Pourquoi collectionnes-tu tant de choses ? me demanda-t-il.

Au mur, derrière lui, on pouvait voir une douzaine de diplômes encadrés. Je me suis dit que cet homme devait être incroyablement intelligent ou incroyablement vieux, car mon père, spécialiste de l'antimatière, n'a que deux diplômes accrochés au mur de son bureau.

— Je collectionne des choses parce que j'adore ça, répondis-je. C'est amusant. J'ai toutes sortes de collections. Des boîtes et des boîtes pleines, empilées jusqu'au plafond !



Ma bibliothèque déborde. Tout comme ma garde-robe d'ailleurs ! Les tiroirs de ma commode ferment de justesse. Ma mère ne sait plus où ranger mes chaussettes. J'ai même dû déplacer quatre de mes collections sous mon lit : mes billes, mes robots, mes capsules de boissons gazeuses et mes grenouilles.

Le psychologue grugea un instant la gomme à effacer au bout de son crayon. Il me regarda droit dans les yeux et fit :

— Dirais-tu, mon cher Jean-Stanislas, que tu ne peux *pas* vivre dans le *désordre* ? Qu'il faut à *tout prix* que *tout* soit parfaitement *en ordre* ?

— Oh, non ! Le désordre aussi, c'est amusant, répondis-je avec un grand sourire. Maman me gronde sans cesse parce que mes vêtements traînent partout autour de mon lit. Elle dit souvent : « On croirait qu'au

lieu de te déshabiller, tu as explosé ! » Parfois, lorsque j'ai terminé mes devoirs, mon plancher est couvert de feuilles chiffonnées. Il arrive même que je mette une bonne heure à retrouver ma brosse à dents !

Le psychologue fit un petit « Hum ! » Il se gratta la tête (qu'il avait très dégarnie). Il demanda, en fronçant les sourcils :

— Chaque soir, avant d'aller au lit, dois-tu, pour réussir à t'endormir, compter tous les objets que contiennent tes collections ?

Je me grattai la tête à mon tour (mais moi, je ne suis pas chauve).

— Pourquoi donc ferais-je cela ? J'y passerais toute la nuit !

Le psychologue mordilla le centre de son crayon comme s'il voulait le couper en deux (il avait de longues dents pareilles à celles d'un lapin). Il dit enfin :

— Bien sûr, chacune de tes collections est classée par ordre alphabétique, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur.

— Hum... Par couleurs, alors ?

— Non, monsieur.

— Par ordre de grandeur, peut-être ?

Je fis non de la tête.

Le psychologue hésita longtemps. Il me semblait un peu contrarié. Avais-je mal répondu à ses questions ? Il se secoua.

— Combien de collections possèdes-tu ?

— Je ne sais pas... Depuis le temps, j'ai perdu le compte. Ma première collection, je l'ai commencée à l'âge de quatre ans. Une collection de boutons. Mes parents perdent des boutons à tout bout de champ. Des boutons de chemises, des boutons de pantalons, des boutons de

jupes. Aujourd'hui, ma collection de boutons est immense, énorme, *colossale*...

Le psychologue suça la pointe de son crayon, il la croqua un peu.

— Éprouves-tu certaines difficultés à te faire des amis ? demandait-il.

— Oh non, monsieur ! J'en ai même quatre, et de très bons : Cassandrah avec un *h*, Pierre-Yves, R² – qui s'appelle, pour vrai, Richard Richard, parce que ses parents ont vraiment manqué d'imagination – et Mireille...

Maintenant que j'y songe, vous ai-je dit, chers amis, que Mireille possède :

*Des cheveux blonds
comme le soleil en été
Des yeux verts
comme la mer en automne*

*Des dents blanches
comme la neige en hiver
Une peau rose
comme le ciel au printemps*

D'accord, je vous le concède, on ne voit pas très souvent de ciel rose au printemps – sauf peut-être au lever ou au coucher du soleil –, mais vous comprendrez qu'il s'agit ici d'un poème. Un poème que j'ai composé en secret. Dans un poème, on peut écrire tout ce qui nous passe par la tête...

Le psychologue lança son crayon derrière lui, en prit un neuf, parfaitement taillé, d'un coffre en bois placé à droite, sur sa table de travail, et il se mit aussitôt à en gruger la gomme à effacer.

— Dirais-tu, mon cher Jean-Stanislas, fit-il, que tu collectionnes les amis à deux pattes comme tu

collectionnes les boutons à quatre trous ?

Devant mon air dévasté, il bredouilla des excuses, puis demanda :

— Connais-tu le trouble obsessionnel-compulsif ?

— C'est ça, le tac ? fis-je.

— Non, c'est ça, le TOC.

— Est-ce le nom de ma maladie ?

Le psychologue fit un autre petit « Hum ! » Il tambourina des doigts sur son bureau, puis rappela mes parents, qui avaient passé tout ce temps dans la salle d'attente. Ils prirent place de chaque côté de moi. Ma mère avait les yeux rouges et gonflés.

En silence, prenant tout son temps, le psychologue mordilla le centre de son crayon, puis en croqua la pointe, lança le crayon derrière lui et en prit un neuf, parfaitement

taillé, du coffre en bois sur sa table de travail. Il se cala dans son fauteuil et, après quelques secondes, déclara enfin :

— Ma chère madame Sanche, mon cher monsieur Dubois, voici mon diagnostic final et inattaquable : votre fils ne souffre pas – je le répète – votre fils ne souffre *pas* du trouble obsessionnel-compulsif.

Maman laissa échapper un long soupir de soulagement.

Papa applaudit.

Au cinéma, une musique joyeuse, énergique, *trionphale* aurait accompagné l'annonce de la bonne nouvelle.

— Il s'agit plutôt, continua le psychologue, d'un trait de personnalité très peu connu. Si peu connu, d'ailleurs, qu'il ne figure dans aucun ouvrage savant. Mais ça va changer bientôt, quand paraîtra mon pro-

chain article dans *Le psychologue attachant* ! Il s'agit donc du SDCJ : le syndrome du collectionneur juvénile. Votre fils, Jean-Stanislas, a atteint le niveau « a.-p. », c'est-à-dire « amateur-professionnel », du SDCJ. Le syndrome du collectionneur juvénile naît habituellement chez un enfant à la suite d'un traumatisme causé par la perte d'un être ou d'un objet qui lui est cher...

« Gaston ! » pensai-je aussitôt avec stupeur (et dans un film, quelques notes dramatiques auraient ponctué la scène : *ta-da-dam, ta-da-dam* !). Oui ! Mon ourson Gaston ! Mon tout premier ourson, mon plus fidèle ami, le compagnon de tous mes jours et de toutes mes nuits, disparu lors d'un déménagement quand j'avais à peine trois ans. Gaston qui, certains soirs, me racontait des histoires, quand celles

de maman ou de papa ne suffisaient pas à m'endormir. Gaston, à qui il manquait une oreille, la gauche, je crois, mais qui savait m'écouter quand même.

Voilà donc d'où provenait mon SDCJ ! J'avais perdu mon ourson à l'âge de trois ans. Depuis, je tentais de compenser cette perte en accumulant, en entreposant, en collectionnant des centaines d'objets.

— Mais que faut-il faire maintenant ? demanda maman, inquiète.

— Y a-t-il des pilules pour traiter ça ? demanda papa, qui croit, il va sans dire, aux miracles de la science moderne.

Le psychologue sourit, puis prit un air sérieux, puis sourit à nouveau. Peut-être écrivait-il déjà son article savant dans sa tête.

Il grugea la gomme à effacer de son crayon, puis décréta :

— Offrez-lui une chambre plus grande. Voilà ce que je vous conseille très fortement. La plus grande, la plus vaste chambre possible. Car un enfant atteint du syndrome du collectionneur juvénile peut étouffer en très peu de temps, si la chambre qu'il occupe ne peut accueillir toutes ses collections.

Le psychologue se leva, ouvrit un tiroir, en sortit un appareil photo et le tendit à maman.

— Chère madame, accepteriez-vous de nous prendre en photo, Jean-Stanislas et moi ? Ce serait pour illustrer mon prochain article...

Voilà donc, chers amis, comment j'ai hérité du grenier.



Deux semaines plus tard, après un ménage en règle, deux couches

de peinture bleue, le transfert au grenier de mon lit, de mes tables de chevet, de ma berçante, de ma commode, de ma table de travail et de ma psyché, et après la construction d'imposantes étagères, j'ai déménagé :

- ma collection de boutons,
- ma collection de billes,
- ma collection de peluches,
- ma collection de robots,
- ma collection de réveille-matin,
- ma collection de pots et de jarres en tous genres,
- ma collection de tortues, celle de girafes, celle de dinosaures,

ainsi que des dizaines d'autres que j'éviterai d'énumérer, car je ne veux pas vous faire bâiller.

— N'auras-tu pas peur, là-haut ?
demanda ma mère.

Notre grenier est plutôt grand ; il fait toute la longueur et toute la largeur de la maison. Même si le plafond en pente dérobe une partie de l'espace utilisable, on a la curieuse impression d'être dans un endroit beaucoup plus vaste qu'il ne l'est en réalité. Mais maman parlait d'autre chose :

Les Ombres...

Plus nous avançons vers le fond de la pièce, moins il y a de lumière. Et moins il y a de lumière, plus il y a d'*ombres*. Des ombres touffues, vivantes, *soupirantes*. Des ombres qui ont des bras, des mains, et des doigts crochus. Des ombres qui ricanent entre elles, là-bas, en attendant le moment propice pour nous sauter dessus. Papa m'a dit qu'il m'installerait bientôt quelques lampes mais, sans doute trop occupé à fabriquer de l'antimatière à l'université, il

n'a pas encore eu le temps de le faire.

Ce jour-là, maman se doutait bien que, lorsque je me mettrais au lit, que la lumière du jour aurait fui et qu'il n'y aurait que ma lampe de chevet d'allumée, presque toute cette immense pièce serait livrée aux *Ombres*. Maman craignait qu'elles me terrorisent.

Brandissant l'énorme lampe de poche que j'avais trouvée au sous-sol, je la rassurai :

— Pourquoi aurais-je peur, maman ? Ce n'est quand même pas comme si j'emménageais dans une maison hantée !

Papa eut un petit rire.

— Si jamais tu vois des fantômes ici, c'est que l'exterminateur a mal fait son boulot. Sa garantie était pourtant claire : pas d'araignées, pas de cloportes, pas de fantômes pour les trois prochaines années !